

CANADA-REVUE

REVUE MENSUELLE

dévouée à la politique, à la littérature, aux beaux-arts,
et à l'éducation.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

Téléphone Bell 6826.

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREAU, - - -

EDITEUR.

ARGENT A PRETER
a 5, 5½ et 6 pour cent.

A. FILIATREAU.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

BIOGRAPHIES

BENJAMIN SULTE

Nous nous sommes naturellement adressés à M. Sulte pour être en état d'écrire sa biographie, et, en réponse, il nous a envoyé le billet suivant : " Lisez les articles du *Canadian Illustrated News*, de l'*Indépendant* de Fall River, de l'*Opinion Publique*, de *Cyclopedia of Canadian Biography*, de la *Revue Canadienne*, et autres que je vous expédie avec ces lignes. Il y en a de quoi couvrir au moins une livraison de CANADA-REVUE; détachez-en, avec le bec de la plume, ce qui vous conviendra pour composer un article, raisonnable en longueur et en fond."

C'est ce que nous allons faire :

Jean Sulte arriva de France vers 1758 avec les troupes ; il se maria aux Trois-Rivières en 1761, et alla plus tard demeurer aux forges Saint-Maurice, où il exerça le métier de sellier jusqu'à sa mort. Son fils Joseph fut forgeron au même endroit. Le fils de celui-ci, Benjamin, navigua toute sa vie, et se noya en 1847 sur la côte de Gaspé. Il avait épousé en 1829, Marie-Antoinette Lefebvre, arrière-petite fille de Jacques Lefebvre qui a laissé son nom à la baie du Fèvre ou Lefebvre, dans le lac Saint-Pierre ; elle lit encore sans lunettes, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Benjamin, leur fils, naquit aux Trois-Rivières le 17 septembre 1841, et apprit à lire sous la direction de sa mère, mais il était si jeune qu'il ne s'en rappelle pas, et il se trouve qu'il a toujours su lire ! A dix ans il sortait de l'école des Frères, et se jetait dans le commerce des marchandises sèches... pour porter des paquets au magasin de sa tante Sophie Sulte. Il faut l'entendre raconter cela ! car il n'était pas plus fait pour le commerce que pour fabriquer des queues de pommes fameuses.

Jusqu'à vingt ans, il vécut dans cet état, changeant une fois de position pour entrer dans les épiceries, ensuite dans un bureau de commerçant de bois. A tous ces métiers il apprenait quelque chose, mais ce n'était pas tout. Il y a en lui une telle passion de l'étude et une si merveilleuse facilité à apprendre et à retenir ce qu'il a lu ou vu, que rien

de tout cela n'est un travail pour lui. Ses moindres instants sont utilisés en tous lieux, en tous temps, la nuit comme le jour, et néanmoins il a toujours l'air de s'amuser. Rien n'est plus vrai que ces vers que lui écrivait Alfred Garneau, fils de l'historien :

Si nous te demandion : " Où prends tu, pour écrire
Une très grande histoire et tant de vers charmants,
Les longs loisirs qu'il faut, à qui cherche à bien dire ? "
Tu rirais aux éclats... Ton secret pour produire
Est de mettre à profit tous les petits moments.

Aux environs de l'âge de vingt ans, il était déjà connu par la ville à cause de ses chansons.

Mais il part, s'embarque sur un bateau-à-vapeur qui fait le service du fleuve, et navigue durant un été, à titre de comptable du bord. Là, aussi, il apprenait quelque chose de nouveau.

Puis, retourne au marchand de bois, où il conduit les écritures, et en même temps se livre aux plaisirs de faire de la prose sur mille sujets, pour s'exercer. Il ne signe pas ; les journaux acceptent ses productions. Sa vie active et assez sévèrement mesurée, pour ne pas perdre le moindre instant, ne le fatigue jamais, pas même aujourd'hui.

Arrive 1863, l'affaire du *Trent*. Sulte adopte un nouveau métier : il est soldat. L'année suivante il est caporal, l'année plus tard il est sergent, et alors il part pour la frontière Niagara, printemps de 1865. Entre deux exercices militaires il écrit des lettres aux journaux, et les signe ; aussi des vers que M. Chauveau place dans le *Journal de l'Instruction Publique*. A partir de ce temps, Sulte produit et lance dans la presse des masses d'écrits ; c'est la mitrailleuse, le jet continu, la pluie d'articles. Il a abandonné alors le vieux jeu de dresser des brouillons ; désormais son manuscrit sera fait aussi vite qu'il est possible d'écrire, et sans rature. Les vers, il les compose en allant et venant par les rues, afin de ne pas perdre de temps. Il appelle cela des vers à pattes.

Au mois de juillet 1865 le bataillon rentra aux Trois Rivières, mais notre sergent descendit à Québec dans le dessein d'aller à l'école militaire. Le voilà à l'examen préliminaire. Le colonel Suzor ouvre un livre et se met à dicter un passage aux aspirants. Sulte laisse tomber sa plume et regarde bien en face le colonel, qui finit par lui dire :

— Eh bien ! quoi ?

— Vous me dictez l'un de mes articles dans la *Revue Canadienne*.

Les noms et les personnes des aspirants ne lui étant pas connus, Suzor tourne les pages, voit la signature, et éclate de rire. Vous devinez le reste. On s'amusa de l'épisode jusqu'à la citadelle.

En septembre, l'école militaire passée à souhait, notre homme redevient teneur de livres chez George A. Gouin, marchand de bois. Les vers et la prose allaient toujours leur train à travers les gazettes.

A Québec, il avait suivi la session du parlement, et aidé son ami William Kirby à composer son fameux roman, le *Chien Dor*. Kirby est de Niagara. Ils se sont retrouvés en 1882 à la Société Royale.